

Chapitre 3

La réception de Whitehead en France¹

Henri Vaillant

Ingénieur — Groupe de Recherche sur l'Actualité et la Créativité

L'an de grâce 1900, on pouvait lire dans une éminente revue française la déclaration enthousiaste suivante :

Puisque M. Whitehead a développé et unifié dans une vaste synthèse le Calcul logique de Boole et le Calcul géométrique de Grassmann, on peut dire qu'il a réalisé le rêve grandiose [de Leibniz], et que son Algèbre universelle n'est pas autre chose que la Caractéristique universelle de Leibniz. Mieux encore, c'est la Mathématique universelle que Descartes voulait substituer à la Logique scolastique, et qui était pour lui la vraie Logique scientifique. Ces rêves prophétiques prennent corps en quelque sorte dans l'ouvrage de M. Whitehead; il fournit un contenu scientifique et des applications positives à ces intuitions divinatrices, qui ont pu longtemps passer pour des chimères de métaphysiciens; il vient donner raison à ces grands rationalistes, en confirmant et en illustrant l'idée cartésienne de la Mathématique conçue comme la science universelle.

C'est ainsi que s'exprimait Louis Couturat dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, un an avant la publication de sa *Logique de Leibniz*, en conclusion de son étude sur le *Traité d'Algèbre Universelle*, le gros volume de 586 pages que venait de publier Whitehead deux ans auparavant, et qui à 37 ans consacrait son enseignement des mathématiques et le ferait entrer à la vénérable *Aristotelian Society*. En 1905, Couturat publiait ses *Principes des mathématiques*, qui venaient en réponse au livre de Bertrand Russell portant le même titre. Cette conjonction des intérêts devait conduire Russell et Whitehead à collaborer de 1909 à 1913 à l'élaboration des *Principia Mathematica*. En 1905 encore, Pierre Boutroux, l'auteur de

¹ Tous les articles et ouvrages cités dans le texte ont leurs références exactes (ainsi que ceux qui n'auront pu être cités) dans la *Bibliographie* jointe, chronologique et alphabétique.

L'idéal scientifique des mathématiciens, rendant compte du 2^e Congrès de Philosophie, déclarait de son côté :

Ce qui caractérise à présent les objets des sciences dites mathématiques, ce n'est pas l'idée de quantité, mais l'idée d'ordre; et si la mathématique peut encore se distinguer de la logique et se définir par son objet, ce sera la science des ensembles ordonnés, la science formelle des relations d'ordre, et par suite n'est qu'une application de la logique des relations.

Dans ce contexte, pouvait-on rêver meilleure introduction de Whitehead en France dans les milieux intellectuels ?

En 1920, Whitehead publiait à Cambridge *The Concept of Nature*, et deux ans plus tard paraissait en France *Durée et simultanéité*, dans lequel Bergson, habituellement avare de compliments, déclarait que

cet ouvrage, qui tient compte de la théorie de la Relativité, est certainement un des plus profonds qu'on ait écrits sur la philosophie de la nature [...] livre admirable [...] œuvre d'un mathématicien philosophe qui affirmait la nécessité d'admettre une advance of Nature et rattachait sa conception à la nôtre.

Jean-Jacques Latour, qui évoque ces faits en 1966 dans une étude sur « La Nature dans la pensée de Whitehead »², note que

Ce n'est pas chez Bergson l'enthousiasme d'un seul instant; 12 ans plus tard, [dans] La Pensée et le Mouvant, il tient encore Whitehead pour « un penseur profond, venu des mathématiques à la philosophie », et renvoie pour l'analyse de la parenté de cette philosophie avec la sienne, à la publication récente alors d'une étude de Jean Wahl.

Et J.-J. Latour de noter que « faisant ainsi en France une remarquable entrée, la philosophie de Whitehead n'y éveilla que peu d'écho ». Le livre de Whitehead était en effet un « livre difficile ». Par ailleurs, Bergson ces années-là allait s'opposer à Einstein dans sa conception du temps, et trouvait en Whitehead un allié, bien qu'en fait ce dernier, reconnaissant comme Bergson que « la perception était première, présupposée à toute analyse physique et construction mathématique », néanmoins considérait, contrairement à Bergson, que la perception ne

pouvait être rendue intelligible que par la formalisation abstraite, et qu'il était nécessaire de jeter un pont entre les données sensibles immédiates et les notions fondamentales de la physique mathématique — la spatialisation de l'intelligence n'était donc pas pour lui une tare aussi irrémédiable que pour Bergson. Il était en cela plutôt d'accord avec B. Russell, qui déclarait de son côté dans son *Logical Atomism* :

Les méthodes techniques de la logique mathématique [...] me semblent très puissantes, et capables de fournir un nouvel instrument pour étudier de nombreux problèmes restés jusqu'ici soumis au vague philosophique.

Et en 1923, un élève de Russell, Jean Nicod, présentait à Paris une thèse sur *La Géométrie dans le monde sensible* dans laquelle, avant de développer sa méthode propre, il exposait la méthode d'abstraction extensive de Whitehead.

Évidemment, Whitehead se situait ainsi à un niveau tel qu'il s'adressait au milieu restreint des mathématiciens et des philosophes. Mais ces reconnaissances successives le plaçaient parmi les plus grands. Pour être reçu, pour être accueilli, il faut le plus souvent être bien introduit : Newton l'avait été par Voltaire, Locke par les critiques de Leibniz; William James voyait son *Pragmatisme* traduit presque immédiatement et préfacé par Bergson. Mais ceci ne vaut que si l'on est aussi compris du grand nombre, or quand il y a en outre l'obstacle de la langue, celui-ci n'est surmonté le plus souvent que par les milieux restreints des spécialistes, à moins d'avoir eu l'honneur d'être traduit et diffusé dans le grand public. L'exemple de la réception universelle d'Einstein est frappant à ce sujet : tous les efforts de traduction et d'édition ont été réunis pour mettre ses écrits, même les plus difficiles, à la portée du grand nombre. Son exemple montre qu'un scientifique ou un philosophe, pour être dit reçu (bien ou mal), ne doit pas se contenter d'être analysé et critiqué par « les milieux scientifiques ou philosophiques spécialisés », lecteurs de revues à diffusion restreinte. On ne peut à ce sujet que louer les efforts déployés par des Bernard d'Espagnat, Ilya Prigogine, Isabelle Stengers ou René Thom pour se rendre accessibles au plus grand nombre.

² Étude détaillée de l'ouvrage *The Concept of Nature* de Whitehead.

Or que se passe-t-il, aujourd'hui, en ce qui concerne Whitehead, l'un des rares qui ait eu la capacité de présenter une interprétation philosophique de la Relativité différente de celle d'Einstein ? 132 ans après sa naissance, 46 ans après sa mort, essayez-donc de trouver en France, dans les meilleures librairies, une seule introduction générale « grand public » à Whitehead, dans les collections accessibles du genre Seghers, P.U.F Philosophes, ou au Seuil, là où l'on trouve facilement un Berkeley, un Hume, un Schelling, un James ou un Russell : Whitehead est le grand absent ! Pourtant la première traduction d'une de ses œuvres a été française : *La Science et le monde moderne* dès 1930; mais sans aucune préparation ni introduction, sa partie théorique, inévitablement mal traduite, y est incompréhensible. Il en alla de même pour *Le devenir de la religion*, traduit par Ph. Devaux en 1939 : dans sa Préface, le traducteur annonçait bien la publication d'une étude en deux volumes sur *La cosmologie de Whitehead*, mais celle-ci n'a jamais vu le jour. Seuls trois essais furent encore traduits par Ph. Devaux en 1969 sous le titre de l'un d'eux, *La fonction de la raison*, recueil dans lequel l'étude sur le *Symbolisme*, contemporaine de *Process and Reality*, ne peut être comprise qu'en liaison avec cette œuvre maîtresse de Whitehead, non traduite à ce jour (une équipe y travaille pour les éditions Gallimard). Ces quelques traductions étant toutes d'ailleurs depuis longtemps épuisées.

Avant que paraisse enfin l'an dernier *Aventures d'Idées* aux éditions du Cerf, le lecteur français ne disposait donc pour prendre connaissance de Whitehead (en dehors des trois thèses dont nous parlerons, et des revues spécialisées) que de quelques présentations générales, la chronique du *Temps* de Louis Lavelle de 1932, rééditée chez Albin Michel en 1967 dans le *Panorama des doctrines philosophiques*, l'ouvrage de Bochenski *La philosophie contemporaine en Europe* (Payot 1967), qui consacre quelques pages à Whitehead, deux pages dans le *Que sais-je ?* de 1963 sur *La philosophie anglaise et américaine*, une colonne dans l'*Encyclopedia Universalis* de 1968, due à Jean Wahl, et deux pages dans l'*Histoire*

de la Philosophie en trois tomes de la Pléiade. On peut encore citer en 1964 une étude de 30 pages assez lyriques d'Enzo Paci dans *Les Grands courants de la pensée mondiale contemporaine*, chez Fishbacher, qui rapproche Whitehead et Husserl, et en 1967 chez le même éditeur 5 pages de P. Ginestier dans un *Tableau de la philosophie contemporaine*. Mais Whitehead est difficilement classable, et assez curieusement, en 1954 Georges Deledalle, au début de son *Histoire de la philosophie américaine* (éd. P.U.F), explique pourquoi il n'étudiera pas la philosophie de Whitehead « parmi les grands philosophes des Etats-Unis » :

Parce que ce Victorian Englishman ne commença son « aventure » américaine qu'à l'âge de 63 ans [...] et que le monde l'avait déjà « classé » parmi les brillants logiciens de l'Ecole de Cambridge (Angleterre) avec Russell et Moore [...] S'il est vrai que Whitehead put en Amérique élaborer un système philosophique dont l'Amérique peut être fière, la source de cette philosophie n'est pas américaine, mais anglaise, et son caractère « organique » n'a pas pour origine l'évolutionnisme biologique, comme c'est le cas pour la plupart des philosophies américaines, mais la physique mathématique de la relativité. (pp. 3-4)

En 1983, dans sa nouvelle *Philosophie américaine*, (éd. L'Age d'Homme) il cite Whitehead seulement à propos de Charles Hartshorne et de Paul Weiss, et lui consacre deux pages en *Appendice* avec trois autres « cas » : Marcuse, Maritain et Santayana. Il reconnaît cependant ici que *verbalement la philosophie de Whitehead a un ton nettement « américain »*. C'est seulement dans le cadre d'une comparaison avec John Dewey qu'en 1967 G. Deledalle avait donné une analyse de « l'expérience organique de Whitehead ».

En 1964, à l'occasion d'un volume de *Mélanges* en l'honneur de Charles Hartshorne intitulé *Process and Divinity*³, George Kline, qui avait publié en 1961 un Numéro Spécial du *Journal of Philosophy* pour le centenaire de la naissance de Whitehead, présentait une étude

³ *The Hartshorne Festschrift, Process and Divinity, Philosophical Essays* presented to Charles Hartshorne and edited by W. L. Reese & E. Freeman, Open Court Publishing Co., LaSalle, Illinois, 1964.

détaillée sur « Whitehead dans le monde non-anglophone »⁴, dans laquelle une place importante était faite à Jean Wahl, Felix Cesselin et Philippe Devaux. Dans cette étude, sa méthode d'approche consiste à aborder chez les différents auteurs les différents aspects de la pensée de Whitehead, classés sous 5 rubriques :

1. Méthodologie et Philosophie de la Science,
2. Théorie de la connaissance : Expérience et perception,
3. Métaphysique et cosmologie,
4. Théologie philosophique,
5. Philosophie de la Civilisation, Ethique, Esthétique et Théorie de l'éducation.

Ce qui conduit à un tableau intéressant, mais éclaté et non historique de la pensée de Whitehead. Dans sa conclusion, il notait pour la France :

En dépit du corpus croissant de traductions et de commentaires en langue française, Whitehead reste bien moins connu et influent dans la communauté philosophique de langue française que, disons, Bergson parmi les philosophes de langue anglaise. Les Français, comme le disait le Pr Randall, ont tendance à être provinciaux dans leur universalisme. Je pense qu'il est peu vraisemblable que la pensée de Whitehead aura un plus grand impact sur la philosophie française dans un proche avenir. Ceci n'est évidemment pas une raison pour que les étudiants et chercheurs n'aillent pas de l'avant dans la tâche de traduction, d'interprétation et de critique des œuvres philosophiques de Whitehead.

Quant à nous, dans les limites de ce bref exposé d'introduction, il nous a semblé préférable de conserver l'autonomie de l'approche des divers commentateurs, philosophes ou théologiens, et des revues dans lesquelles ils s'expriment, en marquant suivant les périodes les aspects de la pensée de Whitehead auxquels ils s'intéressent. La bibliographie, s'étalant sur presque un siècle, est importante, mais n'a cependant rien de comparable à celle des Etats-Unis (A. Parmentier,

⁴ La traduction de cette étude est disponible sur demande.

déjà en 1968, relevait dans sa bibliographie pas moins de 67 thèses sur Whitehead !). On peut la diviser en 3 périodes marquées par deux charnières :

- I. L'avant-guerre 39-45, correspondant au vivant de Whitehead.
- II. De 1948 jusqu'aux thèses d'A. Parmentier et J. M. Breuvar (1968-1976).
- III. Enfin, les deux dernières décades, marquées par l'entrée en scène de la « Process Theology » en France.

Whitehead en France de son vivant

Dans la première période donc, nous avons vu le mathématicien introduit par Couturat, le philosophe de la Nature par Bergson, et le philosophe spéculatif, le métaphysicien, introduit par Jean Wahl. D'autres commentateurs, dont Philippe Devaux, analysent le contexte en présentant à plusieurs reprises le courant néo-réaliste anglais. Lorsque *La Science et le monde moderne* de Whitehead paraît chez Payot en 1930, plusieurs ouvrages de Bertrand Russell ont déjà été traduits, en 1901, 1922, 1926, et en 1928 les éditions Vrin avaient publié *Notre connaissance du monde extérieur*, conférences de 1914 dans lesquelles Russell utilisait à sa manière la méthode d'abstraction extensive de Whitehead, ce qui sera d'ailleurs l'une des causes de leur rupture⁵. Philippe Devaux fut à cette époque d'abord le traducteur de Russell avant d'être celui de Whitehead, et en 1939, présentant « L'esprit du néo-réalisme anglais », il observait :

Pendant que se poursuivait l'admirable essor de la philosophie française de ces 40 dernières années, la renaissance du réalisme offrait partout ailleurs, et plus spécialement dans les pays anglo-saxons, de substantiels sujets de réflexion. Attelée à d'autres

⁵ Dans son *Autobiographie*, Russell note *ceci mit fin à notre collaboration*, mais P. J. Hurley (PS 9, 1-2, 1979) dans une étude sur « Russell, Poincaré et Whitehead » note que *la position pacifiste de Russell pendant la Première Guerre mondiale doit avoir eu quelque chose à voir avec la fin de leur collaboration, et il se peut que cela ait contribué au ton de la lettre de Whitehead, écrite le 8 Janvier 1917.*

tâches, fascinée par l'ampleur irrésistible du bergsonisme, la pensée française suivait un peu distraitemment l'évolution de cette renaissance, se réservant d'y accorder de l'intérêt quand ce mouvement aurait pris toute la consistance des grands courants philosophiques antérieurs de l'étranger. Ce moment paraît devoir être bien proche.

Hélas, la guerre allait tout bouleverser. La même année, dans la Préface de sa traduction de *Religion in the Making*⁶, Ph. Devaux notait :

Un seul ouvrage de M. Whitehead, La Science et le Monde Moderne, un des plus populaires sans conteste et le tout premier de [la] période américaine, a connu jusqu'à présent les honneurs de la traduction française, alors que beaucoup de travaux anglais de philosophie des sciences, pour ne citer que ceux d'Eddington et de Jeans ou ceux de Bertrand Russell, élève et collaborateur de la première heure de Whitehead, ont déjà atteint chez nous grâce aux traductions un public étendu. De sorte que si M. Jean Wahl n'avait pas consacré un essai pénétrant à son œuvre, le nom de M. Whitehead serait demeuré confiné dans le cercle étroit des spécialistes de l'algorithme dont il relevait d'abord exclusivement, et la réelle valeur de sa contribution au progrès philosophique nous eût à peu près échappé. Le philosophe de Cambridge n'en est pas moins, avec Alexander, un des plus hardis métaphysiciens de notre temps.

Dans *Religion in the Making*, Whitehead écrivait en 1926, marquant les limites de la science et les ouvertures dont elle était porteuse :

[...] la science avait fait son apparition. Elle se présentait comme un système de pensée organisée. A beaucoup d'égards, elle joua le rôle d'une théologie, par là-même qu'elle trouvait réponse aux questions habituellement posées par les théologiens. La Science a suggéré une cosmologie. Et suggérer une cosmologie, c'est suggérer une religion. (RM 141, souligné par nous)

⁶ Qu'il traduit « Le devenir de la religion », titre que critique A. Parmentier : une meilleure traduction serait celle que donne A.-L. Leroy en 1961 : *La religion en train de se faire*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose !

Dans cette période, on ne doit pas sous-estimer l'importance que pouvait avoir en France Emile Meyerson en philosophie des sciences (à tel point qu'Etienne Gilson considérait qu'il avait tout dit de façon irréfutable !). Dans *La déduction relativiste*, il attaquait le « panmathématisme » des relativistes, et dans les trois volumes de son *Cheminement de la Pensée*, il s'en prend au logicisme, et nommément à Whitehead qu'il accuse de remettre en cause Aristote, le réalisme scientifique, le sens commun, et de vouloir réintroduire les qualités secondaires. Finalement, Meyerson faisait appel au consensus des esprits en déclarant que

ce n'est que dans le cas où la profonde innovation tentée par M. Whitehead réussirait, c'est-à-dire où il serait avéré que les physiciens [...] se sont réellement mis à penser selon ce schéma, que nous devrions à notre tour le scruter pour chercher à en tirer des conclusions intéressantes notre domaine. (§ 78 : Le Physicien, M. Whitehead et M. Bergson)

C'était montrer là un esprit plutôt conservateur, ce qui en science, comme en philosophie, n'est pas très créateur !

Par contre, Maurice Nédoncelle, en 1934, dans un chapitre sur « Réalisme et religion chez Whitehead », considère que ses études en philosophie de la science sont écrites

avec une clarté et une simplicité magnifiques, pour faire mentir sans doute la renommée d'obscurité qui lui a été faite. Car il partage avec Héraclite l'honneur d'être ténébreux et celui d'être concis.

et il insiste, dans ce contexte, sur « la situation métaphysique qui exige Dieu » en concluant ainsi son étude :

C'est une révolution qui n'a pas eu d'analogue depuis l'époque de Descartes. Ce qu'un Leibniz avait accompli en mettant de l'infini dans la perception, Whitehead le fait en rapportant la perception à la préhension. Avec Alexander et Whitehead, l'Angleterre a donné au monde deux penseurs dont l'originalité n'apparaît pas encore faute d'un recul suffisant.

Mais c'est incontestablement à Jean Wahl que l'on doit en 1931 la meilleure introduction à la pensée de Whitehead, rééditée en 1932 chez Vrin sous le titre *Vers le Concret*. Dans son introduction, Jean

Wahl réunit William James, Whitehead et Gabriel Marcel en expliquant qu'il ne s'agit pas d'une rencontre arbitraire due aux hasards de l'édition. *La philosophie spéculative de Whitehead* est une étude ouverte, et complète dans la mesure où *Aventures d'idées* (1933) n'avait pas encore été publié, ni *Modes of Thought* (1938). On ne peut ici que mentionner les titres des onze chapitres, pour en saisir l'ampleur : Attitude générale de Whitehead; Formation du matérialisme et sa critique ; L'espace et le temps; L'espace-temps, les événements ou préhensions ; Le mode d'efficacité causale; La philosophie de l'organisme ; Les objets ; L'énergie éternelle et la valeur ; Dieu ; Whitehead dans l'histoire de la philosophie. Et pour finir Jean Wahl énonce quelques difficultés que présente la théorie de Whitehead. Il serait tout-à-fait bien venu que cet ouvrage soit réédité.

Premiers développements (1948-1968)

Après la Guerre 39-45, les choses changent, en France l'existentialisme bat son plein, puis le structuralisme, et dans le monde la guerre froide. Whitehead est mort le 30 Décembre 1947 à l'âge de 86 ans. J'ose à peine citer les deux premiers écrits de cette période qui figurent en France dans les bibliographies : le premier est la plaquette de M. Béra, « A. N. Whitehead, un philosophe de l'expérience » publiée chez Hermann. George Kline le cite en tête de son étude comme

un exemple regrettable, et heureusement non typique parmi les commentaires européens sur Whitehead : truffé d'erreurs matérielles, d'interprétations fantaisistes ou tendancieuses⁷, au nom d'un rationalisme scientifique étroit qu'il définit ainsi : il n'y a pas de vérité en dehors de la science.

On retrouvera une position à peine plus nuancée en 1966 chez Karl Popper⁸ qui classe Whitehead avec Toynbee comme l'un des deux philosophes irrationalistes les plus influents de notre temps, en danger de mysticisme intellectuel, et affirmant que Hegel a enseigné à

⁷ Nous renvoyons au texte même de Kline qui rétablit la vérité des faits.

⁸ *La Société ouverte et ses ennemis*, trad. Seuil, 1979.

Whitehead le moyen facile de se dérober à la critique kantienne, alors que Whitehead a lui-même reconnu n'avoir lu de Hegel que quelques pages sur les mathématiques !

Le second exemple « regrettable » mais bien typique d'un certain style de l'époque, est un article de Harry K. Wells dans *La Pensée* de 1950 : il suffit d'en citer deux brefs passages. L'article commence ainsi :

Dans le cadre de l'effort impérialiste des Etats-Unis pour conquérir la domination du monde à l'aide de ces deux instruments jumelés : la guerre et le fascisme, on constate aujourd'hui en Amérique un essai concerté de faire jouer les Arts, les Sciences et les professions intellectuelles comme autant d'armes anti-populaires aux mains de la réaction

Puis, au hasard du texte :

Avec Royce, l'idéalisme objectif est franc et religieux, mais dans les œuvres de Whitehead et Northrop, il se camoufle en naturalisme [...] Whitehead donne une aide directe à la religion [...] c'est la religion qui devient la seule réponse possible aux problèmes de la physique.

Mais soyons sérieux ! En 1947 paraissait le premier Cahier du Collège Philosophique intitulé : *Le Choix, le Monde, l'Existence*, comprenant quatre études, de Jean Wahl, d'A. de Waelhens, de J. Hersch et d'E. Levinas, et dans sa présentation, Jean Wahl d'emblée marquait la place de Whitehead :

L'Europe, tout l'Occident, le monde entier, après cette terrible période, cherchent - entre bien d'autres choses - où en est la pensée, où en est la philosophie. Jamais plus qu'aujourd'hui les yeux ne se sont tournés vers Paris. Paris doit être égal à tout ce qu'on en attend. C'est au retour d'Amérique que l'idée est venue de créer à Paris un centre national et international de philosophie vivante où les tendances les plus diverses, philosophie classique, philosophie bergsonienne, marxisme, philosophie de l'existence, philosophie de Whitehead, et, si possible, sinon tout de suite, du moins plus tard, positivisme logique, psychologie des formes, psychanalyse seraient représentées.

C'est en 1950, encouragé par Jean Wahl, que Félix Cesselin présente sa thèse sur *La Philosophie organique de Whitehead*, éditée aux Presses Universitaires de France, précédée par deux articles dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, l'un qui présente les *Essais sur la Science et la Philosophie* parus aux Etats-Unis en 1947, l'autre intitulé « La bifurcation de la nature », où Cesselin montre que le refus du dualisme chez Whitehead — en particulier en phénomène et noumène, en substance spirituelle et substance matérielle — fait partie de son opposition à Kant, de son refus de la séparation du sujet connaissant et de l'objet connu, et de son opposition à la philosophie d'Einstein, lequel est *profondément kantien*. Il décrit ainsi le courant dans lequel s'inscrit Whitehead :

Cette rapide esquisse de l'histoire de l'idée de bifurcation nous montre que pendant fort longtemps la philosophie n'a pas réussi à surmonter l'antinomie qu'elle contient. C'est certainement le grand mérite de la philosophie contemporaine, ou plutôt de philosophies pourtant divergentes par ailleurs, d'avoir comblé ce hiatus. Des courants aussi divers que la phénoménologie et l'existentialisme, le néo-thomisme, le néo-réalisme anglo-saxon avec surtout Whitehead et B. Russell, la pensée de Bergson, se rencontrent pour proclamer l'intentionnalité et l'immédiateté de la conscience; il est même étrange et curieux que certains phénoménologues et existentialistes aujourd'hui tiennent en si peu d'estime la philosophie de Bergson, de même qu'il pouvait paraître anormal hier qu'un néo-thomiste comme M. Maritain attaquât cette même philosophie. Ne se rencontrent-ils pas pourtant tous sur le problème essentiel de la philosophie, lorsqu'ils s'accordent à reconnaître qu'il n'y a pas à « reconstruire » le réel, que nous sommes immédiatement dans les choses, que l'homme est l'être-dans-le-monde ?

Mais Kline souligne que Cesselin est particulièrement malheureux en suggérant que Whitehead aurait dû rejeter la perception selon l'immédiateté présentationnelle comme une illusion « au même titre que le temps spatialisé de Bergson ».

Dans les années 50, on assiste aussi à l'intervention sur la scène française de Charles Hartshorne, qui présente deux études, l'une dans

la *Revue de métaphysique et de morale* sur « Le principe de relativité philosophique chez Whitehead », l'autre dans les *Etudes Philosophiques* sur « La philosophie de la religion aux Etats-Unis » dans lesquelles il aborde de front, philosophiquement, les questions du Dieu personnel (société d'entités actuelles), du Dieu créateur et du principe de Créativité, en concluant :

Il m'arrive quelquefois de penser qu'il y a deux grandes réalisations de notre époque, dans l'ordre intellectuel : la nouvelle physique non-classique et la nouvelle théologie non-classique [...] La divine actualité n'est pas impassible, mais infiniment sensible, dans sa réceptivité, aux événements du monde.

En 1959, paraissait dans la revue *Dialectica* une étude très intéressante de Maurice Gex, sur *La philosophie d'inspiration scientifique*, prenant Whitehead en exemple, ainsi que Raymond Ruyer. Ce dernier, qui ne cite jamais Whitehead, présente de forts accents whiteheadiens lorsqu'il parle par exemple, dans *Dieu des religions, Dieu de la Science*⁹, du « partage de la créativité » en ces termes :

Dieu se partage. Il partage le pouvoir créateur entre des centres de création multiples et hiérarchisés, par lesquels les idéaux s'enveloppent sans s'emboîter rigoureusement. L'agent premier et l'idéal dernier, qui correspond alors à l'idée qu'on se fait communément de Dieu, n'a plus désormais tout pouvoir, car donner et retenir ne vaut [...] Dieu n'est plus tout-puissant [...] Il guide par persuasion [...] Il est alors l'idéal qui permet les idéaux, et l'éternel qui permet le temporel. (pp. 132-133)

On pense ici au livre de Lewis S. Ford, *The Lure of God : La séduction de Dieu* [...]

L'année 1961 fut celle du centenaire de la naissance de Whitehead, et la *Revue Internationale de Philosophie* fut la seule à lui consacrer en Europe un Numéro spécial, dans lequel Philippe Devaux présenta une étude sur « Le bergsonisme de Whitehead », qui se terminait ainsi :

⁹ Flammarion, 1970.

Que si l'on nous parle encore du bergsonisme de Whitehead, qu'il soit entendu que c'est comme lorsqu'on nous parle du cartésianisme de Leibniz.

Il avait souligné auparavant que

Russell ne pouvait manquer de s'accommoder de cette version expéditive du « bergsonisme de Whitehead » à une époque où les vicissitudes de la vie avaient terni les accords profonds conclus au temps des Principia Mathematica...

Mais Whitehead et Russell étaient des hommes courtois qui connaissaient leur valeur respective et savaient manier l'humour - ce que montre l'anecdote suivante, que cite en 1988 G. R. Lucas dans la revue *Process Studies* en point de départ d'une très sérieuse étude : en 1940, lors d'une série de conférences que donnait Russell à Harvard, c'était Whitehead, âgé de 79 ans, qui présentait le conférencier, et Whitehead terminait sa courte introduction par ces mots :

Bertie pense que j'ai l'esprit confus (muddleheaded); eh bien alors, je pense que lui est simple d'esprit (simpleminded)

En cette année 1960-61 de commémoration, Whitehead allait connaître les honneurs de la Sorbonne en devenant auteur du programme en Histoire de la Philosophie avec *Aventures d'Idées*, Jean Wahl l'étudiait dans ses cours, et Merleau-Ponty lui avait consacré une heure ou deux¹⁰ dans un cours sur *L'idée de Nature*. Notons encore la conférence magistrale d'André Louis Leroy au Centre International de Synthèse, intitulée « Science et Philosophie chez A. N. Whitehead », dans laquelle il observe que

la science constate la présence spontanée de desseins dans le monde [...] De nouveaux types logiques s'affirment; une nouvelle hiérarchie de catégories se fait reconnaître, soit des notions ultimes, qui sont développées dans le sens des synonymes chose, être, entité, soit des catégories d'existence, soit encore des catégories d'application, soit enfin des catégories de l'obligation (SMW 64) [...] le philosophe procède à l'inverse du savant [...] il s'élève aux notions génériques qui dominent les notions

¹⁰ Cf. M. Merleau-Ponty, *La Nature*, Notes, Cours du Collège de France, texte établi par D. Séglard, Seuil, coll. *Traces écrites*, 1995, pp. 153 & svtes.

spécifiques étudiées par les sciences; car aucune de ces notions ne révèle tout son sens, si nous ne découvrons ses rapports au monde tout entier [...] Pour le philosophe, il y a une créativité et un dessein dans l'univers, qui ne sont certainement pas de nature anthropomorphique, encore que nous ne puissions pas définir positivement leur nature [...] Savants et philosophes s'accusent donc réciproquement de se voler leurs idées capitales.

Citons aussi, dans ce vaste domaine des relations entre science, philosophie de la nature et cosmologie, les articles de Georges Héral de 1963 et 1969, et son ouvrage de 1979, *La philosophie comme panphysique*, qui est l'étude la plus complète en français de la première philosophie de la nature de Whitehead; J. M. Maldamé en a fait la recension en 1981 dans la *Revue Thomiste*. Dans ce domaine, rappelons aussi l'étude de J. J. Latour du *Concept of Nature*, qui est remarquable car le livre est difficile : cette étude se situe dans le cadre des *Recherches de Philosophie* de l'Institut Catholique de Paris (*Idée de monde et philosophie de la nature*, 1966), qui s'est prolongé récemment par un colloque sur *Les transformations actuelles du discours sur la nature*, et l'ouvrage de 1992, *De la physique classique au souci écologique*, avec entre autres un remarquable article de Jean Ladrière rappelant que si, pour Whitehead, *la nature est de caractère événementiel, on peut parler d'une historicité de la nature [...] et renouer avec la problématique antique de la cosmogénèse*, ce qui n'est pas sans rappeler Teilhard de Chardin, et le parallèle que fait en 1984 Nicole Bonnet dans les *Archives de Philosophie* entre Teilhard et Whitehead. Mais pour rester encore dans cette période des années 60, mentionnons d'une part la traduction française en 1970 du livre d'Erwin Laszlo *La métaphysique de Whitehead, Recherche sur les prolongements anthropologiques*, que dans une recension américaine¹¹ Alix Parmentier considéra trop structuraliste et ne faisant pas une juste place à la métaphysique et à Dieu chez Whitehead.

¹¹ Dans le premier numéro de la nouvelle revue *Process Studies*, 1970.

Je terminerai l'évocation de cette période en citant la Préface de Philippe Devaux à sa traduction en 1969 de *La Fonction de la Raison*, dans laquelle il fait en quelque sorte le point sur l'apport de Whitehead à la pensée universelle :

En se détachant du scientisme radical, sans récuser pour autant les fruits des méthodologies des sciences dans chacune de leurs visées spécialisées, Whitehead s'ingénie à contester le bien-fondé de ce qui, dans la cosmologie moderne communément acceptée, ressortit au simplisme matérialiste mécaniste et aux variétés du positivisme ou d'évolutionnisme. Il leur oppose l'expérience empirique de la conduite humaine envisagée globalement, toujours orientée, finalisée, en voie de former et d'exécuter un projet, toujours insérée dans un milieu environnant et rétroagissant avec plus ou moins de rigueur et de bonheur sur ce dernier. Il ironise sur « les savants animés par l'intention de prouver qu'ils sont dépourvus d'intention », comme ils imaginent par discipline méthodique la nature. Il reproche doucement au scientisme sa « fallacieuse universalité » et à la cosmologie que celui-ci propage, de perdre de vue la complémentarité entre causalité efficiente et finale [...] C'est à une conversion qu'il nous invite. L'expérience concrète est complexe. Soit. Mais c'est de là qu'il faut partir. En métaphysique s'entend [...]

De 1968 à 1994

Incontestablement une nouvelle période s'amorce avec la publication en 1968 et 1976 des grandes thèses d'Alix Parmentier et de Jean-Marie Breuvar. Non pas qu'en 68 la parution du gros ouvrage de 600 pages *La philosophie de Whitehead et le problème de Dieu* ait fait une révolution, ce mois de Mai là ne s'y prêtait pas ! Mais il faisait date, et deux ans plus tard les *Archives de Philosophie* publiaient la traduction du compte-rendu qu'en avait fait Charles Hartshorne lui-même dans *The Thomist*, dans lequel il déclarait que

Whitehead est ainsi rendu accessible en français comme il ne l'était pas jusqu'ici dans aucun langage européen [...] Les cent pages consacrées aux premiers écrits et à ceux des années intermédiaires aideront à écarter quelques conceptions absurdes

sur les changements survenus dans la pensée de Whitehead, par exemple qu'il serait devenu un métaphysicien et un philosophe parce que son fils avait été tué à la guerre [allusion encore aux allégations de M. Béra en 1948].

A. Parmentier accompagnait sa thèse l'année suivante de deux articles dans la *Revue de Théologie et de Philosophie*, et ensuite la continuité (ou la relève) était assurée par J. M. Breuvar, qui produisit coup sur coup en 70 et 71 sa thèse de 3^e cycle *Procès et éternité dans la philosophie de Whitehead*, deux articles denses : « Place et rôle de la religion dans la pensée de Whitehead », et un « Whitehead et Leibniz ou une certaine mort de Dieu » qui était tout à fait d'actualité. En 1975 s'y ajouta un article sur la notion de préhension, et en 1976 la grande thèse sur *Les directives de la Symbolisation*, dans laquelle il marquait une certaine distance par rapport à Whitehead, compte tenu de la comparaison avec Hegel en arrière-fond. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ces travaux, mais peut-être de mentionner encore le rôle incitateur joué par Jean Ladrière, qui en 1984 publiera un remarquable *Aperçu sur la Philosophie de Whitehead* dans la Bibliothèque philosophique de Louvain. J. F. Malherbe par ailleurs publiera l'année suivante une étude sur *Le langage théologique à l'heure de la science*, dans lequel Whitehead est vu avec le regard de Jean Ladrière.

Ceci fait la transition avec l'apparition d'un certain intérêt des théologiens pour la philosophie du *Process*, depuis que ce courant s'était largement ouvert à la théologie aux Etats-Unis. C'est la revue *Concilium* qui semble avoir été la première en 1972 à introduire en France l'expression de *Théologie du Process*, par un article du théologien protestant John Cobb sur *La philosophie du devenir*, puis en 1977 du catholique Robert Mellert sur *Théologie du Process et être personnel de Dieu*. En 1975, une étude de Ewert Cousins était éditée sur *La Temporalité de Dieu* dans le cadre des colloques Castelli. Ce n'était qu'un début, d'autres études suivront, mais je ne voudrais ici que repérer quelques courants différents, qu'on pourrait désigner par : Fribourg, Toulouse, Louvain, Montpellier. C'est ainsi que de 1972 à 1975 M. D. Philippe faisait paraître les copieux volumes de philosophie sur *L'Être*, et *De l'Être à Dieu*, où il situe les positions de

Whitehead dans le cadre d'une topique historique abondante, en compagnie de Bergson, James, Teilhard de Chardin, Alexander et de beaucoup d'autres, et dont la conclusion est la suivante :

Nous sommes donc bien en face d'une sorte de panthéisme, puisque Dieu est posé comme un élément explicatif essentiel de l'univers et de la personne humaine, comme celui qui propose à l'univers et à l'homme leur finalité. Le principe ultime demeure la créativité, ce par quoi toute entité actuelle, à commencer par Dieu, se crée elle-même. Sous cet aspect on comprend qu'en un sens on puisse dire que la vision de Whitehead n'est pas un panthéisme, mais un athéisme¹² : car Dieu est posé comme le premier vivant, mais relatif à la créativité et relatif à toutes les autres entités actuelles; et au-delà de Dieu, il y a la créativité (la catégorie de l'Ultime), qui n'est elle-même qu'un principe abstrait [...] Cependant, il s'agit plus d'une sorte de panthéisme poético-métaphysique¹³, que d'un athéisme, étant donné le sens religieux qui est sous-jacent à toute la philosophie de Whitehead (De l'Etre à Dieu, pp. 214)

Pour marquer une autre attitude, je ne citerai que l'admirable étude de J. Van der Veken : *Dieu et la Réalité*, parue dans la *Revue Théologique de Louvain* de la même année, qui se trouve être pratiquement une réponse directe à la citation précédente :

Il est [...] remarquable que pour Whitehead la catégorie ultime de la métaphysique (le Devenir créateur ou « Creativity » et Dieu ne coïncident pas. Ceux qui seraient tentés d'accuser Whitehead de panthéisme peuvent être rassurés : une philosophie pour laquelle la notion ultime de la métaphysique et Dieu ne coïncident pas évite plus facilement le panthéisme qu'une philosophie de la participation ou de l'être absolu. Whitehead estime qu'un usage malencontreux s'est instauré dans la

¹² Mis en relief par nous, car M. D. Philippe est ici le seul (à notre connaissance) à déclarer Whitehead athée.

¹³ C'est avec des arguments semblables que Teilhard de Chardin s'était trouvé exilé en Chine, à l'époque même où, venant d'arriver sur le continent américain après avoir quitté à 63 ans la vieille Europe, Whitehead publiait *La Religion en train de se faire*.

philosophie du Moyen-Age et des temps modernes qui veut qu'on fasse à Dieu des « compliments métaphysiques ». Il a été conçu comme le fondement métaphysique ultime de toute activité dans l'univers. A se risquer sur cette voie on doit nécessairement attribuer à Dieu tant le bien que le mal [...]

Je citerai encore M. Van der Veken, qui situe ainsi la position philosophique de Whitehead :

L'Univers (ou la Réalité) pour Whitehead n'est pas une substance, conçue à la façon du monisme spinoziste [...] Whitehead est sans doute plus proche de Leibniz en acceptant une pluralité d'entités actuelles [...] Si Leibniz est le Newton de la philosophie du Procès, Whitehead est son Einstein.

Je renvoie aussi à cette même étude pour évoquer une image décrivant le processus traditionnel de la relation à Dieu, où celui-ci joue le rôle de l'arbre impassible. Je voudrais aussi évoquer la parabole musicale du chef d'orchestre utilisée par André Gounelle à la fin de son article de 1980, *Dieu selon la « Process Theology »*, et citer son ouvrage remarquable, malheureusement édité en N° Spécial immédiatement épuisé de la revue *Etudes Théologiques et Religieuses* de Montpellier, *Le dynamisme créateur de Dieu*.

Parlant tout-à-l'heure de Toulouse, je pensais évidemment aux études de J. M. Maldamé dans la *Revue Thomiste*, où philosophie et théologie entrent également en interaction : dans son étude de 1986 sur *Cosmologie et théologie, étude de la notion de création dans la théologie nord-américaine du Procès*, il déplore le refus de Whitehead d'accepter la notion traditionnelle de création *ex nihilo*, se situant ainsi au cœur des divergences entre les interprétations théologiques de la vision du monde de Whitehead. Je citerai encore le théologien américain Joseph Bracken, qui dans *Concilium* en 1984 et dans ses autres ouvrages, tente une réconciliation entre le Dieu du *Process* et le Dieu Trinitaire classique, tandis que Hans Küng, en 1981, tentant de répondre en plus de 900 pages à la question : *Dieu existe-t-il ?* reprochait au contraire à Whitehead de créer la confusion en rapprochant trop Dieu du monde.

Il ne faudrait pas penser cependant que cet intérêt accru manifesté par des théologiens ait éclipsé les études proprement scientifiques, philosophiques et épistémologiques de la pensée de Whitehead : citons celles de J. C. Dumoncel sur « Whitehead et le Cosmos torrentiel », de Tom Rockmore, de James Bradley dans les *Archives de Philosophie* de Janvier-Mars 1994, celle de W. Welten, s.j. dans *Gregorianum* sur « Whitehead, Einstein et la relativité : l'uniformité de l'Espace-temps » [...], celles de J. Vuillemin dans *La Logique et le monde sensible*, où il étudie l'abstraction chez Whitehead et « Les limites externes du réalisme », et les pages sur Whitehead dans *La Nouvelle Alliance* d'I. Stengers et I. Prigogine. Citons également l'intérêt manifesté par G. Deleuze pour la notion d'événement chez Whitehead, auquel il consacre un chapitre de son ouvrage de 1988, *Le Pli. Leibniz et le Baroque*¹⁴.

Une telle diversité des approches ne m'autorise pas à tirer une conclusion unique de ce tableau de la présence de Whitehead en France. On peut cependant observer que sa profusion apparente ne doit pas faire illusion : rappelons que la plupart de ces études se situent dans le monde restreint des revues spécialisées, que des horizons y sont ouverts mais que s'y expriment aussi des résistances, auxquelles vient s'ajouter la difficulté intrinsèque de la pensée de Whitehead.

Pour conclure plus généralement, je ferai un parallèle en paraphrasant ce qu'écrivait il y a trente ans Claude Tresmontant dans son *Introduction à la métaphysique de Maurice Blondel* :

L'œuvre de Whitehead est volumineuse et difficile. Pour la parcourir tout entière, il faut de longs mois, voire plusieurs années [...] Or le régime intellectuel de la plupart de nos contemporains est « mondain » : on lit le dernier livre paru, le

¹⁴ Nous avons ajouté cette mention de G. Deleuze à la suite d'une remarque d'I. Stengers lors de notre exposé. Nous pourrions aussi noter tous les rapprochements avec Whitehead qu'évoque la lecture de l'ouvrage magistral de Michel Serres : *Le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques* (P. U. F. 3è éd. 1990).

dernier article. Pour aborder les œuvres inépuisables des grands maîtres, il faut se résoudre à quitter l'éphémère et le quotidien. La lecture, la pratique, l'intelligence de l'œuvre de Whitehead exige une conversion dans l'emploi du temps.

Et je pense que Whitehead n'aurait pas désavoué ce qu'écrivait Blondel lui-même dans *L'Action* de 1936¹⁵ :

Formé dans un milieu de techniciens et pour une œuvre technique, je ne puis faire autrement que d'envisager des problèmes et des solutions qui, pour être elles-mêmes techniques, n'en sont pas moins la source souvent dangereuse d'où découlent les vulgarisations si souvent aberrantes dans leurs tranchantes simplifications. [...] Faudrait-il, alors que les sciences exactes ou positives ont acquis le caractère complexe qui les rend hermétiques à beaucoup mais qui est la condition de leur puissance prestigieuse, que seule la philosophie demeurât un banal vestibule où chacun voudrait tout comprendre et tout juger d'emblée sous prétexte qu'il s'agit en effet de questions vitales pour tous ? [...] La science philosophique [est] astreinte plus que toute autre à l'exactitude des analyses, à la cohérence intégrale, à l'instauration vraiment technique d'une doctrine tendant à ne rien laisser échapper des vérités dont l'harmonie même doit justifier les conclusions, exclusives de tout arbitraire et de toute mutilation.

Dans la crise qui traverse la cohérence de la pensée de nos jours, il est à souhaiter que les œuvres de Whitehead soient traduites et mises sur le marché français à la portée du grand nombre de ceux qui sont en quête d'une pensée solide et ouverte aux grandes découvertes de la science.

Depuis 1994

La décade qui s'est écoulée depuis la rédaction de ma première bibliographie peut être considérée comme une étape décisive dans la réception de la pensée de Whitehead en France et dans les pays

¹⁵ Tome I, pp. 313-314.

francophones. En effet, une série de publications et de manifestations sont venues répondre à l'attente que nous exprimions alors :

En Novembre 94 les éditions Vrin publiaient *L'effet Whitehead*, recueil d'études sous la direction d'Isabelle Stengers dans lequel, outre des participations originales, se trouvaient pour la première fois traduits des textes de J. B. Cobb et D. R. Griffin, les co-directeurs du *Center for Process Studies* américain. D. Janicaud y donnait en avant-première son introduction à la traduction de *Process and Reality*, qui devait sortir (enfin) en mars 95 chez Gallimard, deux ans après *Aventures d'Idées*, traduit par Alix Parmentier et J.M. Breuvert aux éditions du Cerf, avec introductions respectives des deux traducteurs. En juillet 98, paraissait chez Vrin la traduction du *Concept of Nature*, par Jean Douchement, et au début de 2004, celle de *Modes of Thought*, par Henri Vaillant. Le lecteur français dispose donc des quatre ouvrages majeurs de Whitehead, d'autres étant traduits mais inédits à ce jour (On pourrait espérer au moins une nouvelle traduction annotée de *La Science et le monde moderne*, celle des éd. du Rocher étant insuffisante).

Outre ces ouvrages de base, on peut noter les études suivantes : en Août 94, J. C. Dumoncel faisait une communication sur *La Nature selon Whitehead : les permanences et le processus*, au 25^{ème} Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de langue française consacré à *La Nature* (Actes sortis en 96), et en mars 95 les éditions du Seuil publiaient les *Notes de Cours* de Maurice Merleau-Ponty au Collège de France, dont un chapitre est consacré à *L'idée de Nature chez Whitehead* (Cours 1956-57), cette publication répondant ainsi notre appel figurant à la note 10 ci-dessus.

En Août 95, se tenait la Décade du Centre International de Cerisy-la-Salle, sur le thème : *Création et Événement, autour de Jean Ladrière* (Actes 1996, Bibliothèque Philosophique de Louvain). J. M. Breuvert y donnait une communication sur *La créativité comme catégorie ultime*, très belle analyse du Schéma Catégorial de Whitehead.

En avril 98, J. C. Dumoncel publiait *Les sept mots de Whitehead ou l'Aventure de l'Etre* (Créativité, Processus, Événement, Objet,

Organisme, Enjoyment, Aventure), une explication de *Procès et Réalité* (Cahiers de l'Unebévue), et en septembre de la même année Maurice Elie une plaquette de lecture de *Procès et Réalité* aux éditions Ellipse.

En l'an 2000, Bertrand Saint-Sernin publiait chez Vrin un essai sur *Whitehead, un univers en essai*, contenant une très belle étude sur les catégories whiteheadiennes. Signalons aussi en septembre 2002 la publication commune de Daniel Andler, Anne Fagot-Largeault et Bertrand Saint-Sernin d'une *Philosophie des sciences* en deux volumes totalisant 1334 pages, dans lesquels est rendue à Whitehead toute sa place, en compagnie (entre autres) de Cournot, Bergson et Alexander. Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur l'Index. Édité en livre de poche *Folio/Essais*, c'est le premier ouvrage *grand public* situant correctement Whitehead dans le courant de la philosophie des sciences.

Par ailleurs, André Gounelle faisait enfin éditer *Le Dynamisme créateur de Dieu* (Van Dieren éditeur, Paris, Juin 2000), vue d'ensemble sur la théologie du *Process* parue en 1981 en Numéro spécial de revue, mise à jour. En novembre 2000, Denis Hurtubise (proche de Lewis S. Ford et de son analyse compositionnelle des écrits de Whitehead) faisait paraître aux Presses de l'Université Laval un ouvrage de 294 pages, *Relire Whitehead : Les concepts de Dieu dans Process and Reality*. Dans sa recension du livre (voir *Process Studies* 32/2, 2003), J. M. Breuvert faisait remarquer :

Il est rare de lire en français un livre d'une telle rigueur sur le Dieu de Whitehead. Je pense que rien de tel n'a été publié depuis le livre d'Alix Parmentier, La Philosophie de Whitehead et le Problème de Dieu (Beauchesne, 1968). »

L'auteur a immédiatement répondu et engagé la discussion dans le même numéro de revue.

Dans un domaine plus strictement philosophique (qui réduit au minimum le rôle de Dieu, un Dieu sans émotion religieuse), paraissait en septembre 2002 au Seuil le gros livre d'Isabelle Stengers *Penser avec Whitehead, une libre création de concepts*, un véritable compagnon de route ouvrant, entre autres, la perspective d'un lien

avec la pensée (résolument athée) de Gilles Deleuze. Par ailleurs sont parus en 2004 aux Editions « Ontos Verlag », *Alfred North Whitehead – De l'Algèbre Universelle à la théologie naturelle* (François Beets, Michel Dupuis et Michel Weber, éd.), et *After Whitehead – Rescher on Process Metaphysics* (Michel Weber, éd.), ce dernier, en anglais, venant après le livre « panoramique » de Nicholas Rescher : *Process Metaphysics*, publié en 1996 par SUNY Press.

Impossible de conclure ce bref panorama sans évoquer, du côté des travaux universitaires, la création des *Chromatiques whiteheadiennes* conjointement par l'Université de Louvain et l'Université de Bourgogne (statuts, manifestations et programme sur le site www.isp.ucl.ac.be/staff/weber/Chromas.html). La première rencontre a eu lieu à Liège en octobre 2001, les *Chromatiques II* à Louvain en mai-juin 2003, et les *Chromatiques III* à Saint Jodard les 28 et 29 Janvier 2005 sur le thème « L'expérience de Dieu dans *Religion in the Making* » avec la participation d'Alix Parmentier et de Samuel Rouvillois. Des *Chromatiques IV* sont prévues à Nantes les 3 et 4 Juin 2005, organisées en liaison avec l'équipe « Philosophies de l'expérience » du Département de philosophie de l'Université de Nantes. Par ailleurs, toujours conjointement, sont organisés des séminaires de recherche sur la philosophie de Whitehead à l'*Université Paris I Panthéon-Sorbonne* (Centre d'Etudes sur le Pragmatisme et la Philosophie Analytique),

ayant pour but premier de mettre en contact les doctorants whiteheadiens et d'offrir un lieu de dialogue entre ceux-ci et des chercheurs expérimentés. (voir programme sur le site www.ac-nantes.fr/peda/disc/philo/WHITEHEAD/index.htm)

L'ouverture universitaire est donc faite, si l'on en juge par le nombre des participants à ces manifestations. Il n'en demeure pas moins que l'ouverture « grand public » n'en est qu'à ses débuts, et que la traduction française des ouvrages gravitant autour de la philosophie du procès doit se poursuivre, au gré des éditeurs !...